

« Fillette, prends garde à toi! Parents terribles et filles brimées dans
Ourégano et La fille du Gobernator de Paule Constant.¹ »

Claude Benoit
Université de Valencia (Espagne)

Pour Elena Real avec toute ma gratitude et mon amitié

La violence réside en nous et autour de nous. Elle est inhérente à la vie et à la mort. Elle articule les relations de tout ce qui existe dans l'univers : violence des éléments, cataclysmes qui ont mis en danger la survie des individus, hommes, animaux, plantes ou minéraux. Elle est omniprésente dans les textes anciens et la Bible foisonne d'exemples tous plus terrifiants les uns que les autres : déluge universel, colère sacrée de Yahvé, destruction de Sodome et Gomorrhe, meurtre de Caïn, massacre des Saints Innocents, crucifixion de Jésus, persécutions, etc. Si l'on se limite au genre humain, un regard rétrospectif sur l'Histoire des peuples et des civilisations met en évidence la violence sauvage des hommes entre eux, à peine dissimulée sous les principes fondateurs des civilisations elles-mêmes. Il y a plus de trois siècles, Hobbes a formulé cette évidence dans son *Léviathan* : « *Homo homini lupus* » reprenant à son compte la célèbre phrase de Plaute dans son *Asinaria*. En effet, rien n'est plus vrai. Les hommes s'entre-mangent et c'est toujours le plus faible qui est mangé. Il existe une hostilité primaire commune à l'espèce, « c'est-à-dire la violence de la bête sauvage que la civilisation ne peut jamais totalement dresser² ». La violence fait partie de notre quotidien, du monde dans lequel nous vivons, de ceux qui nous entourent, même nos proches, tout comme elle est en chacun de nous.

En cette époque charnière qui est la nôtre, il semblerait qu'il s'est produit une recrudescence de la violence sur tous les plans (Guerres, attentats, terrorisme,

¹ Cet article s'inscrit dans le Projet de recherche HUM 2006- 08785, grâce auquel il s'est réalisé.

² Cf. *La violence*. (2000) Textes choisis et présentés par Hélène Frappat, Paris, GF Flammarion, p.56.

fanatisme religieux, armes de destruction massive, révoltes, viols, assassinats, etc.) mais cette impression est sans doute due à sa plus grande visibilité, grâce à son exposition journalière, à travers l'image et le son, par les media. Les femmes artistes et écrivains ne peuvent y rester insensibles. On découvre, il est vrai, une préoccupation commune chez la plupart d'entre elles pour cette violence qui s'insinue et finit par dominer les relations sociales, sentimentales et familiales. Ceci explique que, dans les arts et dans les lettres de ces débuts de XXI^e siècle, on constate qu'elle occupe une place prépondérante. Par exemple, Paule Constant fait partie de ces romancières lucides et compromises qui n'hésitent pas à montrer, dans leurs œuvres, la violence de gens apparemment normaux, mais capables de comportements dominateurs et despotiques, voire de cruauté et de sadisme. Mais c'est plus spécialement de la maltraitance exercée sur les enfants que je vais parler, car ce thème a inspiré deux romans bien connus de Paule Constant : *OUREGANO*³(1980), qui a remporté le prix Valéry Larbaud, et *La Fille du Gouvernator*⁴ (1994).

Le problème est de pleine actualité. La violence contre les enfants est omniprésente, dans tous les pays, toutes les sociétés et tous les groupes sociaux. Non seulement l'extrême violence, celle qui fait parfois la une des journaux mais celle qui s'inflige par la répétition fréquente, quotidienne de petits actes de violence. Il peut s'agir de sévices corporels, sexuels et psychologiques ou de négligence délibérée. Les enfants reçoivent souvent des châtiments physiques humiliants et quelquefois cruels, au nom de la discipline et de l'éducation⁵.

Mais d'autres formes de violence compromettent aussi le bien-être des enfants : les injures, les insultes, les menaces, l'abandon, le rejet, l'isolement, l'indifférence émotionnelle, le rabaissement, l'humiliation, la discrimination, etc.

La romancière nous présente deux cas qui réunissent certaines similitudes : Dans les deux romans, il s'agit d'une petite fille de sept ans qui abandonne son pays natal avec ses parents pour se rendre aux colonies. Pourquoi deux fillettes ? Paule

³ Constant, P. (1980): *OUREGANO*, Paris
Cité comme (*OUR*) dans le texte.

⁴ Constant, P. (1994): *La fille du Gouvernator*, Paris, coll. Folio, Gallimard . Cité comme (*FG*) dans le texte.

⁵ Consulter, pour plus de précisions sur ce thème, la thèse de doctorat de Gagné, M.-H. (2000). *Envisager, définir et comprendre la violence psychologique faite aux enfants en milieu familial*, département de psychologie, Université du Québec à Montréal.

Les définitions de chacune des catégories de violence psychologique énumérées sont disponibles auprès de l'auteur : < mhgagne@sympatico

Constant a déjà fait preuve d'un intérêt spécial pour l'éducation des filles dans son essai : *Un monde à l'usage des demoiselles*, où elle analyse les méthodes d'éducation qui, du XVIe au XIXe siècles furent utilisées en France pour les filles de la noblesse en général, et au XIXe siècle, pour celles de la bourgeoisie. D'autre part, elle-même ayant passé une partie de son enfance aux colonies a pu puiser dans son vécu à travers ses souvenirs autobiographiques pour alimenter ses fictions. Mais l'intérêt de l'œuvre ne réside pas, pour mon propos, dans sa teneur autobiographique sinon dans les deux tableaux de la violence exercée sur les petites filles, si magistralement brossés par l'écrivain.

Une première question s'impose : dans quels lieux et à quelle époque se situent les récits qui nous occupent ?

L'action d'*OUREGANO* se développe en Afrique centrale ; celle de *La Fille du Gouvernator* au bagne de Cayenne. L'époque est légèrement différente. *OUREGANO* se déroule à la fin de la période coloniale –entre 1945 et 1950- et *La Fille du Gouvernator*, après la Grande Guerre, aux environs des années vingt. Dans le premier cas, l'atmosphère exhale le parfum rance du post-colonialisme et dans le second, la putréfaction du bagne et l'odeur sulfureuse du fanatisme religieux. Drôle d'ambiance pour deux fillettes déracinées, et, comme nous allons le voir, maltraitées et abandonnées par leur parents.

Violence psychologique

La violence que dénonce Paule Constant est davantage psychologique que physique, quoiqu'elle ne manque pas de décrire certaines souffrances corporelles imposées comme punition par l'autorité des parents. Mais qu'entend-on exactement par « violence psychologique » ?

Ce terme désigne des actions ou des omissions qui, selon les normes en vigueur dans une collectivité et du point de vue des spécialistes, pourraient avoir des effets psychologiques néfastes sur l'enfant. Elle est difficile à définir et à détecter. Il ne s'agit pas d'un phénomène isolé, mais d'une forme de violence répétée et soutenue.

a) L'abandon

Dans les deux cas qui nous intéressent, il s'agit tout d'abord d'un manque d'affection, d'attachement et d'intérêt des parents envers leur fille. Dès le début d'*OUREGANO*, le narrateur nous informe sur cette indifférence de la mère, dont l'orgueil ne peut se satisfaire d'une fillette anodine, maigre, pâle et en pleine croissance :

Près d'elle, Tiffany dormait. Elle n'était pas assez ronde pour qu'elle la prît dans ses bras, plus assez bébé pour réclamer des soins qu'elle ne lui avait jamais donnés [...]. la maigreur, la pâleur de Tiffany défiaient les gestes qu'elle aurait faits jolis. Tiffany n'était pas assez grande pour qu'elle pût en la flattant, se flatter un peu. Le regard de Mathilde allait des nattes ébouriffées aux ongles rongés, de la robe [...] froissée aux sourcils épais, au nez rond, aux pieds poudreux. Elle se demanda comment remédier à tout cela. Elle soupira, il y avait trop à reprendre. L'âge ingrat. Tiffany avait sept ans. (*OUR*, 19)

Femme égocentrique, plus préoccupée de sa personne que de tous ceux qui l'entourent, Mathilde se languit dans l'avion car elle ne peut attirer vers elle les regards des autres –« elle n'éprouvait là aucune satisfaction puisqu'elle ne pouvait attirer aucun regard, du temps perdu ! » (*Idem*). Elle représente la mère absente, soucieuse uniquement des apparences et de son image personnelle, qui n'aime que soi et son propre reflet dans le regard des autres. C'est pourquoi elle laisse souvent l'enfant seule, désespérée par le sentiment d'abandon et de solitude que provoquent en elle les fréquentes sorties des parents : « PAS D'HISTOIRES ! pas de scènes ! pas de pleurs ! elle était assez grande pour rester seule. Elle devait bien comprendre que les adultes n'avaient rien à faire avec les enfants. [...] C'était la même histoire chaque fois qu'elle devait sortir, Tiffany s'accrochait à elle, une vraie sangsue ! » (*Id.* 29).

Rejetée, repoussée, ridiculisée, comparée à cet animal gluant qui s'agrippe à sa victime pour en sucer le sang, la petite fille se renferme sur elle-même, se recroqueville sur le lit en attendant que quelqu'un vienne la sortir de son isolement forcé.

Prisonnière du huis-clos familial, elle ressent de plus en plus la perte de l'affection de ses grands-parents, restés en France⁶ ; elle se retrouve livrée à elle-même, « sevrée de tout », hors du monde « clos et parfait » que représente le couple parental où elle n'a « ni place, ni amour ». (*Id.* 80). On lui a bien fait comprendre qu'elle ne doit pas se mêler aux adultes. Enfant, elle doit aller jouer avec les autres enfants, même s'il s'agit de cancre et de voyous comme les fils du juge Bonenfant, dont le nom ne fait que renforcer, par son ironie, le caractère retors et cruel. Les humiliations réitératives⁷, les menaces de sa mère⁸, poussent l'enfant à se cacher, à dissimuler, à devenir invisible, à « disparaître, s'évaporer, ne plus exister » (*Id.* 88) pour échapper à toutes ces formes de violence psychologique.

Au bout de quelque temps, Mathilde, pour combler le vide de sa vie oisive, suit le Père Jean dans ses œuvres de charité auprès des lépreux, délaissant sa fille encore davantage car « elle ne voyait plus qu'à travers les yeux du prêtre » et seuls comptaient à ses yeux les corps mutilés et les visages ravagés qui mendiaient de la nourriture. (*Id.* 122-129)

Une situation analogue attend Chrétienne, la fillette qui vient de débarquer à Cayenne avec ses parents, deux êtres bizarres, ravagés par leur fanatisme religieux, affiché clairement par le prénom dont ils ont affublé leur fille. Le père, ancien héros de guerre balaféré, de personnalité autoritaire et ombrageuse, la mère, infirmière possédée par une fureur mystique, froide et distante envers son enfant, ne sont pas les parents dont rêve Chrétienne. Elle s'imagine auprès : « ...d'une jeune mère futile qui l'eût séparée de la vieille infirmière harassée, d'un jeune père aimable qui eût calmé les emportements du Gouverneur. » (*Id.* 29). Mais la réalité est bien différente. Si le Gouverneur, après sa conversion, est devenu « Dieu le Père », puisque c'est son infirmière « qui l'avait fait ainsi, elle était la Mère de Dieu » (*Id.* 27).

⁶ Cf. *Idem*, p. 79-80. Cet univers de sensations bienfaites et de tendresse peut s'identifier à l'image du paradis perdu, situé « Avant OUREGANO... »

⁷ « Aucun mot ne lui faisait plus horreur, c'était humiliant de se faire rappeler si durement sa fonction d'enfant, c'était agaçant de se faire priver de ce qu'elle aimait le plus, les conversations des adultes ». (*Id.* 87)

⁸ « Tiffany, ce n'est pas tolérable, il a fallu que je t'ordonne de sortir. La prochaine fois, je ne dirai rien mais tu auras

Malgré la soi-disant sainteté de ses parents, Chrétienne mène une vie qui présente bien des similitudes avec celle de Tiffany. Même problème de solitude, même sensation de rejet, de mépris, d'humiliation. Même manque de tendresse, d'amour, d'attentions. Dans ce cas, la mère n'a qu'une obsession qui passe par-dessus ses devoirs de mère : soigner les malades, donner sa vie pour les lépreux. « Elle n'avait pas joué à aimer son enfant, car elle ne l'aimait pas, en tous cas pas plus que ses autres prochains et bien moins que ses lépreux » (*Id.* 168). Cette passion aveugle la mène à abandonner progressivement sa fille. Ainsi, dans un premier temps, l'enfant est confiée à un bagnard de la pire espèce :

« -À partir d'aujourd'hui, je ne m'occuperai plus de toi. Et présentant un bagnard [...] - « C'est Planchon qui se chargera de toi. [...]. Larguées les amarres des derniers gestes qui la retenaient à sa mère. Depuis que les caresses et les baisers avaient disparu par ce même procédé des cérémonies d'abandon qu'elle affectionnait tant, il ne restait plus que les soins du corps, perpétrés de façon plus médicale que sensuelle ». (*FG*, 61)

Mais l'abandon définitif sera tragiquement vécu, au moment où Chrétienne, livrée à la colère paternelle, prend conscience de sa solitude dans le lieu hostile et terrifiant du bain. Ses appels désespérés, ses cris angoissés se perdent dans le vide et restent sans réponse : « Maman ! » un cri de détresse. « Maman ! » un hurlement sauvage. Elle avait oublié que la Mère de Dieu était partie pour toujours. Elle l'avait définitivement abandonnée. » (*Id.* 167)

Le chagrin de la fillette est immense, incommensurable, décrit par le narrateur comme « une peine absolue », « un océan de malheur » (*Id.* 169) qui terrasse l'enfant abandonnée, prostrée sur son lit, submergée dans un torrent de larmes. Ces images de la douleur, qui appartiennent au registre de l'hyperbole et du superlatif, dénoncent les violences perpétrées au sein même du noyau familial sur l'enfant qui devrait s'y sentir aimé et protégé.

b) La Peur

La solitude constante des fillettes rejetées hors de la compagnie des parents entraîne des situations pénibles de frayeur car, bien souvent, l'ignorance et le manque d'assistance provoquent des peurs enfantines face à des situations

insolites ou sous le coup des menaces proférées par les adultes. Tiffany prend peur lorsqu'elle regarde sa mère se maquiller car elle décèle la dureté et le manque d'amour sur le visage de celle-ci : « ... son visage s'animait d'une telle violence qu'il terrifiait la petite fille. [...] cette bouche blessait Tiffany, la bouche des ordres et des menaces, la bouche de l'indifférence, la bouche abstraite sans baisers ». (*OUR*. 29)

La vision des lépreux, surtout, lui est insupportable⁹ ; la contemplation de l'acte sexuel auquel elle ne comprend rien -alors qu'elle épie ses parents- la paralyse de peur. À la fin du récit, lorsqu'elle décide de s'enfuir, c'est une peur superlative qui la pousse à partir :

On quitte le quotidien avec un sentiment d'urgence terrible que l'apparence des choses n'explique pas. La terreur n'a pas besoin de présent, elle a une mémoire absolue. [...] la terreur sommeille dans le moindre objet, dans le moindre geste. [...] Ce matin Tiffany ne quittait rien, parce qu'elle ne voyait rien, la peur lui avait posé sa main sèche devant les yeux. Tiffany était aveugle. (*Id.* 231-232)

Les frayeurs enfantines de Chrétienne ne sont pas moins terribles. N'a-t-elle pas vu l'horrible cadeau de bienvenue que les bagnards ont offert à son père ? « quatre têtes humaines enfermées dans des bocaux pleins d'alcool », « quatre têtes avec les yeux mi-clos sur leurs globes blancs, les lèvres rétractées sur de longues dents noires, un air de souffrance intense, des lunettes d'acier ». (*FG* 44, 46). L'épisode de la crise de panique de la fillette lorsqu'elle découvre les têtes dans l'entrepôt et brise l'un des flacons en tentant de s'enfuir atteint un rare degré de terreur et d'épouvante. L'imagination de Chrétienne prête aux têtes des pouvoirs maléfiques, ce qui plonge celle-ci dans un effroi sans bornes :

Ses membres ne répondaient pas. Une onde glacée la paralysait, la fichant dans le sol à un mètre des têtes, l'obligeant à un terrible face à face. [...], elle se rendit compte qu'elle ne pouvait plus sortir. Ce fut une panique atroce, une succession de mouvements désordonnés,[...]. Et toujours les têtes la regardaient. [...] Elle entendit le choc du verre qui se brisait. En courant vers la porte, elle se persuadait que la tête libérée prenait [...] une terrifiante autonomie, et roulait sur le sol, prête à mordre, à dévorer, à avaler par la

⁹ Voir la scène qui se répète tous les matins, lorsque la camionnette qui emmène les enfants à l'école s'arrête devant le marché et que la lépreuse tend ses moignons et frappe à la vitre en face de Tiffany pour demander de la nourriture. (*OUR* 157-158).

section de son cou, tenaillée par une faim sans estomac, par une faim insatiable ». (*Id.* 57-58)

c) la mort de l'animal bien aimé

Mais la frayeur passe, la peur se calme alors que la peine provoquée par la disparition de ce que l'on aime laisse une cuisante blessure dans le cœur de l'enfant.

L'exemple le plus pénible, qui se répète dans les deux romans, est la mort de l'animal bien-aimé et l'ordre fait à l'enfant de le tuer ou de l'achever. Ces deux scènes concentrent en elles le paroxysme de l'horreur et de la cruauté. Elles exposent des cas de brimades particulièrement violentes qui blessent profondément la fillette dans son affectivité et sa sensibilité. Tout d'abord, il s'agit d'un premier contact avec la mort, l'expérience la plus traumatique pour l'enfant qui, dans son innocence, n'a pas encore pris conscience de la finitude des êtres vivants qui nous sont proches. Pour Tiffany, la bête est son meilleur ami, son unique compagnie. Elle fait partie de sa vie et de tout ce qui lui est propre. Son attachement pour elle est illimité. N'est-elle pas « douce et chaude, vivante et docile, jolie et drôle » ? « Elle était indéfectiblement liée à Tiffany dont elle ne s'éloignait jamais. La Bête dormait avec Tiffany, jouait avec Tiffany, mangeait avec Tiffany » (*Id.* 95). Finie la solitude, disparu l'ennui... Mais soudain, l'irréparable s'était produit. En s'enfuyant, apeurée par les aboiements de la chienne, la Bête avait été écrasée et gisait sur le sol, à demi-morte. « Tue-la, tue-la criait Michel », « Tue-la, tue-la hurlait le père. Tiffany saisit à nouveau le petit corps et l'emporta. Elle le serra contre sa bouche. Elle ne savait pas tuer » (*Id.* 97). Voyant qu'on lui prenait l'animal pour l'achever brutalement, l'enfant sombra dans la détresse : « Tiffany livide ne pleurait pas. Il y avait donc une douleur si forte, si atroce qu'elle empêchait les larmes de couler. Une horreur qui terrassait. » (*Ibid.*)

Cette épreuve douloureuse se répète, en écho, dans le second roman. Chrétienne, désobéissant à ses parents, cache un chiot dans l'entrepôt mais l'animal sevré trop tôt dépérit et agonise, a moitié dévoré par les rats. Effrayée, elle attend sa mort en cachette. Mais le père terrible, ayant découvert le chien à demi-mort, veut obliger sa fille à l'achever. « Il demanda son pistolet [...], l'arma et le mit dans les mains de sa fille.

Voilà, dit-il, tu l'achèves » (*Id.* 166)

Pendant longtemps, ce souvenir obsède la fillette, qui regrette de n'avoir pas tiré sur son père et sur elle « en plein crâne, pour le faire exploser une fois pour toutes, libérer sa mémoire de ces images qui la brûlaient et de celle-ci plus que toutes les autres rassemblées. Tuer le souvenir ». (*Ibid.*)

La douleur est si insupportable que Tiffany tombe gravement malade et passe des semaines entre la vie et la mort. La cruauté et l'incompréhension du père terrible, l'abandon de la mère, la mauvaise éducation que lui ont donnée les bagnards ont failli la tuer.

d) les mauvais éducateurs

Comme substituts des parents, les éducateurs peuvent aussi jouer un rôle négatif auprès des enfants qui leur sont confiés. Il est intéressant de souligner que dans les deux romans, l'éducation des filles laisse beaucoup à redire. Tiffany ne s'intéresse pas aux enseignements de la maîtresse et, par ailleurs, Mathilde l'envoie à l'école pour se débarrasser d'elle : « Bien avant l'arrivée du car, 'elle l'expédiait car elle n'en pouvait plus. Tiffany l'avait achevée ». La maîtresse, Élise Refons, femme frustrée et maussade qui a pris la fillette en grippe, exerce sur elle toutes sortes de brimades et de violences psychologiques : mise en évidence devant toute la classe, humiliations, menaces, punitions, moquerie, insultes : « La bataille se livra donc à un haut niveau, celui de l'insulte d'abord, âne, bourrique, crétine, imbécile, croûte, couenne, cruche... » (*Id.* 224) La haine submerge la maîtresse : elle déteste Tiffany, toujours absente, distraite, mal réveillée. Devant toute la classe, elle lui montre sa haine et cherche à la terroriser :

... elle voulait moins prouver l'irréductible paresse de Tiffany que supprimer l'enfant, l'étouffer, la rejeter, lui tordre le cou, l'anéantir, NE PLUS LA VOIR. Elle criait, criait encore pour atteindre Tiffany, pour la détruire au fond de son silence, pour la briser dans ses rêves, pour l'expulser de l'endroit où elle se réfugiait pour lui échapper. (*Id.* 225)

Le comportement autoritaire et cruel de la maîtresse, la déception des parents dont la vanité exige avant tout qu'ils se sentent orgueilleux de leur fille, l'absence d'une véritable éducation, d'une aide, d'une compréhension, le manque

d'amour provoquent de graves troubles du comportement : mensonges, absence, solitude, perte de l'appétit, saleté, etc. La fillette est entrée dans un cercle vicieux qui semble sans issue.

L'éducation de Chrétienne, confiée à deux bagnards immoraux et grossiers, n'a pas de meilleurs résultats. Spectacles obscènes des requins dévorant les charognes, explications macabres de l'usage de la guillotine, brutalité et langage grossier, récits des atroces histoires du bagne, leçons de tout et de rien, vagabondages dans les rues de la ville, fréquentations peu exemplaires donnent un piètre résultat. L'enfant subit une dégradation générale, elle devient sale, dépenaillée, éhontée ; elle souffre de mythomanie, ment, fabule, fait croire qu'elle a des apparitions, devient coléreuse, autoritaire ; elle traîne comme une sauvageonne dans les bas-quartiers et, à son aspect, on la prend pour une fille de bagnards¹⁰.

La violence physique

Comme on vient de le voir, la violence psychologique s'abat sur les deux personnages enfantins sous toutes ses formes et à tout moment. Elle leur est infligée systématiquement sous le couvert de l'éducation et du droit ou du devoir que s'accordent les parents et les éducateurs de « corriger » leur progéniture. Mais ces représailles n'évitent pas l'intervention de la violence physique, lorsqu'elle est jugée « nécessaire ». Si, dans OREGANO, Tiffany n'a pas à subir de coups ou de fessées, -elle n'en supporte que les menaces-, la jeune métisse Marie-Rosalie se fait violer et maltraiter par Beretti, son patron, mais ce cas de violence sexuelle¹¹ dépasse les limites du thème qui nous occupe aujourd'hui.

Cependant, dans *La Fille du Gouvernator*, les « saints » parents de Chrétienne, « Dieu le Père » et la « Mère de Dieu », n'hésitent pas à faire souffrir leur fille physiquement -la souffrance physique n'est-elle pas, pour eux, sacrifice, purification, élévation ?- et à la punir par un châtiment corporel qui leur semble tout à fait justifié. L'épisode de la robe d'uniforme, taillée dans un sac de farine, cousue grossièrement par les bagnards, met en évidence la mentalité sadique de la

¹⁰ Cf. *FG*, 121.

¹¹ Ce cas de violence sexuelle fera l'objet d'un prochain travail qui se rattachera à l'étude de la violence en général

mère, qui semble jouir en soignant les blessures purulentes de Chrétienne, causées par le frottement de la toile rêche sous les bras, qui laboure la chair délicate de cette enfant de sept ans :

Les bretelles lui sciaient le dessous des bras, lui mettant, là où elle était si tendre, la chair à vif.[...] Là, deux croissants rouges bourbouillèrent, cicatrisèrent ; s'ouvrirent, se refermèrent ; bourgeonnèrent, se fendirent. Et comme elle criait, car la teinture d'iode la brûlait jusqu'à l'os, la Mère de Dieu l'encourageait à voir dans ses plaies des stigmates. (FG, 72-73)

La mère terrible ne pense pas à supprimer la cause de la douleur –il suffirait d'échancrer la robe-, au contraire, «obsédée par la purulence » (*Ibid.*), elle trouve une satisfaction secrète dans ces plaies qui n'en finissent pas de guérir, car elle ce qu'elle aime réellement, ce n'est pas guérir, c'est soigner.

Le sadisme des parents est également mis en évidence lorsqu'ils punissent Chrétienne pour avoir arraché la médaille de bonne conduite à une petite guyanaise et se l'être appropriée. Le châtiment disproportionné montre bien l'abus d'autorité et l'absence totale de respect envers la personne humaine qu'est leur enfant. Cette correction disproportionnée doit être considérée comme de la maltraitance. Les coups de cravache furieux de la mère et la punition traditionnelle du père¹² laissent la petite fille dans un triste état. Battue jusqu'au sang, marquée sur son corps et son visage, elle l'est bien plus profondément dans son for intérieur, ressassant son chagrin immense, son incompréhension du monde adulte, au cours de l'isolement forcé auquel on l'a contrainte. À la violence physique s'ajoute la violence psychologique qui n'a cessé de la faire souffrir depuis son arrivée.

Il convient de souligner que les deux récits s'achèvent sur un départ précédé d'une maladie et d'un état dépressif chez les deux fillettes, résultats de toutes les souffrances et des carences affectives qu'elles ont endurées de la part de leurs parents et éducateurs, dans un milieu hostile et un entourage néfaste.

Les lieux de la violence

¹² "Pour ne pas être en reste, le Gobernator administra la punition traditionnelle de sa grande famille apostolique et romaine. Il fit agenouiller la coupable sur une règle de fer tout en lui faisant tenir, au bout de ses bras en croix, une brique dans chaque main » (FG, 98)

Si l'on compare les deux romans, on remarque un accroissement de la maltraitance et des souffrances provoquées par les parents d'un roman à l'autre. Le ton se fait plus tragique, plus sombre dans *La Fille du Gouvernator*. L'espace dans lequel se déroule l'action ne saurait être plus lugubre, plus terrifiant. Le bagne, par définition, est le lieu de toutes les violences, celui du pouvoir punitif et carcéral ; il est, comme l'explique Michel Foucault, une institution de supplice et d'enfermement qui développe l'ensemble des pratiques visant à la maîtrise et au dressage des délinquants¹³. Travaux forcés, répressions exemplaires, châtiments corporels et psychologiques, privation de liberté, individus sinistres et désespérés, justifient l'expression « L'enfer du bagne » qui sert de titre à l'essai de Paul Roussenoq¹⁴, dans lequel l'auteur décrit l'horreur carcérale, le sadisme des gardes-chiourmes, le triomphe des mouchards, les viols et la violence sous toutes ses formes. L'image terrifiante des requins se précipitant sur la charogne dans un immense remous sanglant, celle des poissons qui suffoquent et meurent asphyxiés dans la flaque asséchée, les agonies des bestioles que marchande Saint-Jean dans la cuisine, les histoires atroces du bagne plongent Chrétienne dans un climat d'horreur et de violence.

Dans *OUREGANO*, les parents ne parviennent pas au degré de cruauté et de méchanceté que l'on trouve chez les parents et l'entourage de Chrétienne. Toutefois, une violence horrible s'insinue dans un récit secondaire, celui de l'histoire de Beretti, homme sans scrupules qui tue son jeune employé, Mamadou, en le frappant avec sa grosse clé sur la tempe. Placée à la troisième page du livre, cette anecdote macabre annonce les violences qui vont suivre, commises par cet individu criminel, brutal, et violent : viol répété de Marie-Rosalie, torture et meurtre du médecin N'Diop, insultes, humiliations, mensonges, etc.

La violence qui se répand dans tout le roman prend racine dans la souffrance des noirs condamnés à la famine, à la lèpre, à l'ignorance, dans la société postcoloniale, qui exerce sans pitié sa domination sur la population, qui utilise les boys comme des esclaves et ne respecte ni les individus, ni la vie humaine. Univers violent de la jungle, des villages décimés, de la ville d'OUREGANO, de l'école, du club sportif où on joue au tennis comme si on faisait la

¹³ Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*, I, ch.1, Paris, Gallimard, p. 15-23.

¹⁴ Roussenoq, P. (1957 1e édition), *L'Enfer du bagne*, Libertia.

guerre. Les images de l'abattage des zébus dans la cour sous les yeux de Tiffany, la poursuite suppliante et les cris de la lépreuse, la vision effrayée de ses parents en train de s'accoupler violemment, les insultes percutantes de la maîtresse, toute cette violence s'accumule pour se graver dans la tête de l'enfant.

A travers les similitudes thématiques entre les deux romans, le parallélisme des situations déterminantes et la reproduction du même schéma de l'intrigue, Paule Constant dénonce à deux reprises l'inconscience et l'irresponsabilité des parents (et des adultes en général) envers leurs filles, à un âge particulièrement important dans le processus de croissance et de maturation (entre sept et neuf ans), et les conséquences dramatiques qui en découlent. Pour Tiffany comme pour Chrétienne, le séjour aux colonies se transforme en une descente aux enfers, ce qui vient nous rappeler que l'enfance n'est pas souvent « ce vert paradis des amours enfantines¹⁵ » que célébrait Baudelaire et qu'elle peut se convertir, par la violence, en un cauchemar difficile à oublier.

¹⁵ Baudelaire, Ch